

JACQUES TAQUET

LE  
PRIX  
DES  
CHOSSES





## **PREMIÈRE PARTIE**

EXTRAIT



## Prologue

Sur une place saturée d'odeurs, de bruits et de poussière, la fête bat son plein. Installé sur une estrade éclaboussée de lumière, un orchestre ouvre le bal par un morceau entraînant. Des couples de danseurs envahissent la piste, puis la populace les joignant a vite fait de combler celle-ci. Certains démontrent des façons de danser qui ressemblent plus à des compositions personnelles qu'à autre chose. D'autres se tiennent par la taille et se serrent amoureusement. C'est samedi, la fête avec tout ce qui s'y rapporte. Dans ces démonstrations de joie, je ne trouve pas le sens voulu.

Cette impression se renforce quand Étienne Lonzague, posant sa main délicatement sur mon bras, propose :

– Francine, si à notre tour nous allions danser comme tout le monde !

– Non Étienne, je suis sortie avec vous pour prouver ma bonne volonté, mais je ne veux pas danser, je ne m'en sens pas le cœur !

Mon compagnon pousse un éloquent soupir qui me laisse complètement indifférente. Il n'est pas le seul garçon à courir après moi et je me moque bien de son amour ! Si nous sommes ensemble à cette fête, c'est sur l'injonction de ma mère, qui m'a menacée pour que cette sortie se fasse. C'est déjà bien beau que je me sois pliée à cette volonté pour supporter en plus cet amoureux trop bien soigné de sa personne dont je n'ai que faire.

Je ne veux ni de lui, ni des autres ! Non que je cherche à me singulariser chacun faisant ce qu'il lui plaît, mais je veux tout simplement être libre.

– Francine ?

Je regarde mon compagnon en dissimulant mal mon agacement et ne réponds pas à sa question pressante.

– Francine ?

Irritée, je demande :

– Quoi encore ?

– Comprenez-moi, comment ne pas vous aimer, vous qui êtes si belle, si désirable...

De nouveau, je manifeste ma mauvaise humeur :

– Oh, n’employez pas ces mots-là avec moi ! Je ne marche pas !

Il persiste et signe :

– Mais Francine, je suis sincèrement amoureux de vous !

– Eh bien mon ami, que voulez-vous que j’y fasse !

– Cependant votre mère...

– Ma mère est une imbécile !

Étienne est désorienté, choqué, pourtant il insiste :

– Francine !

Je réplique avec énervement :

– Oh Francine, Francine, qu’est-ce que ça veut dire Francine, hein ?

Il reste un instant muet, surpris de ma brutale réaction, et reprend en se justifiant par une évidence :

– Mais vous devriez le comprendre, je suis un garçon !

– Merci, je le vois bien !

– Ne vous moquez pas ! Il est parfaitement naturel qu’un garçon et une fille s’éprennent l’un de l’autre, et qu’il existe de l’amour entre eux...

J’éclate de rire devant le douloureux regard de mon interlocuteur en répliquant :

– Quelle découverte ! Je ne suis pas intéressée !

– Vous êtes dure envers moi.

– Non, réaliste Étienne, tout simplement réaliste ! De plus, je tiens à mon indépendance, est-ce trop demander ?

Sans me préoccuper de sa réponse, je tourne les talons et quitte la foire, toujours aussi bruyante, aussi fantaisiste.

Et ce grand cheval d'Étienne qui me suit !

Il est vrai que sa mission consiste à m'accompagner pour ne pas dire surveiller, puis de me ramener chez moi. Aux yeux des parents, il est officiellement le gardien veillant sur l'élue de son cœur.

Pénétrant plus loin dans un jardin public, je cherche un banc propre, m'installe dessus tout en arrangeant les plis de ma jupe. Ici, règne un calme reposant, un silence auquel je ne croyais plus. Assis près de moi, mon compagnon s'interroge encore sur la réalité de mes dires. À quelques mètres, une statue de pierre représente un couple de paysans s'unissant dans le puissant symbole de l'amour.

Étienne lève les yeux, son regard se fixe un instant sur la statue. Celle-ci doit l'inspirer car il se serre un peu contre moi en murmurant :

– Je vous aime Francine, pardonnez-moi, mais c'est plus fort que toute raison !

Je ne trouve pas l'importance de répondre à cette déclaration. Se méprenant sur mon silence, mon compagnon, étonné mais enhardi, insiste :

– Laissez-moi vous aimer Francine !

Pour me débarrasser de lui, je réponds calmement :

– Si vous m'aimez Étienne, permettez-moi de rentrer à la maison, vous reviendrez tantôt puisque cela doit être une habitude ! Voilà tout.

En effet, selon la volonté de ma vénérable mère, il a fallu que ces visites du samedi soir deviennent fréquentes. Nous nous asseyons alors sur le canapé du salon, personne ne devant déranger notre intimité selon les ordres de ma mère. La pauvre, si elle se doutait comment se déroulent ces visites !

« Étienne installé dans un fauteuil, avec en face de lui une fille muette, indifférente à ses histoires, constamment irritée, sans patience, ignorant ses propos, refusant ses offres de sorties. Et si jamais il vient avec des fleurs ou des cadeaux, il se voit forcé de repartir avec ses présents, mon opposition étant si forte qu'il n'ose insister. »

Tenace, il ne désarme pas, et espère peut-être m'avoir au souffle !

Il faut que je me débarrasse de lui. J'en ai déjà parlé avec mon frère Marcel qui a promis de m'aider pour décourager ce prétendant que je ne désire pas, que ma vénérable mère soit d'accord ou pas !

Je me lève accompagnée de mon ange gardien pour regagner la maison. Sur le seuil de la porte, Étienne me quitte promettant de me retrouver quelques heures plus tard.

Rentrée, j'ôte ma veste que j'accroche au valet du vestibule. Comme par hasard, le beau-père sort de son bureau. Sournois, il me détaille d'un regard grossier. Le gros porc !

## Premier chapitre

Je me nomme Francine Raudié, tout bêtement comme d'autres s'appellent Tartempion, Nimbus, etc.

Âgée à peine de dix-sept ans et de taille moyenne, j'ai de longs cheveux brun clair qui se terminent en boucles sur mes épaules, entourant un visage bien dessiné, et plein de fraîcheur. On affirme que je suis fort jolie, et m'en moque éperdument. Je ne cherche ni à plaire, ni à ce qu'on me plaise ! Bref, j'aime ma liberté, qu'on se le dise !

Catherine ma mère, trente-quatre ans, est très belle. Svelte, attirante, elle est légèrement plus grande que moi. Ses longs cheveux châtain clair et bouclés pendent avec insolence sur ses épaules ou sont ramenés en chignon. Nous avons le même regard, des yeux bleu clair brillants et humides, mais le sien, parfois trouble, renforce un véritable pouvoir de séduction qui lui est propre, et la laisse indifférente. Elle n'a aucun besoin de produits pour faire ressortir une beauté qui est innée. Il faut avouer qu'à notre époque, il devient difficile de trouver des valeurs aussi sûres que le naturel. Elle ne cherche pas à séduire, elle séduit !

Je ne connais pas très bien mon amour pour ma mère. Sans oser me l'avouer, il m'arrive parfois d'être jalouse, elle est trop jolie !

Elle a sa façon de se vêtir. Avec son naturel bon chic, bon genre, elle préfère porter des jupes plissées arrivant à la hauteur des genoux. Du fait qu'elles sont évasées, elles ont le mérite de présenter un grand confort dans les mouvements, permettant de croiser les jambes d'une façon décente. De temps à autre, elle opte pour un pantalon qui ne la serre pas. J'adore son style, la trouve élégante, et la copie. Chacun ses goûts !

Si je lui ressemble beaucoup, selon elle c'est caractéristique à la famille. Pourtant elle a quelque chose de plus qui la distingue de moi, je crois que c'est sa classe !

À la mort de mon père, j'avais environ deux ans, elle s'est retrouvée en possession d'un petit avoir, et s'est remariée avec un huissier de justice qui devint mon beau-père par la même occasion. Je soupçonne fort que ma mère a consenti à ce mariage avec comme unique objectif de faire grossir son capital. Chose faite d'ailleurs ! Depuis, elle se pique de manières autoritaires, sophistiquées, et si jadis elle fut hautaine, ce sentiment s'est maintenant renforcé, se confondant admirablement avec un mépris total. Pensez donc, elle est la femme d'un huissier de justice ! Cela fait pâlir d'envie les voisins et force leur respect avec une hypocrisie parfaitement dissimulée, dirais-je même.

François Bermont, mon beau-père, homme au ventre bedonnant justifiant la vie facile, la réussite, les plaisirs de la table et d'autres choses que je ne raconte pas ici, fait partie de ce genre de bipèdes vaniteux et délicats d'une face, grossiers et mesquins de l'autre. Je le déteste !

J'ai deux frères. L'aîné se prénomme Pierre, dix-huit ans, poursuivant des études dans une chambre qu'il loue à Sarles. Il est rarement à la maison et se moque complètement des histoires de la famille.

Ensuite, vient Marcel né le même jour que moi. Marcel ! Ce merveilleux frère qui depuis ma tendre enfance ne m'a jamais trahie une seule fois. Ensemble, nous nous entendons comme les doigts de la main. Plus que frère et sœur, nous sommes de vrais complices, nous comprenant à demi-mot, nous unissant pour lutter contre cet esprit de famille qui nous pèse terriblement. Nous détestons tous deux le beau-père avec la même force.

Marcel est commercial en formation dans une firme, qui pardonne assez facilement ses absences, ou ses nombreuses incartades. Irremplaçable Marcel !

Ma mère m'a imposé un fiancé, Étienne Lonzague. Bien fait de sa personne, méticuleux, bichonné, fils de banquier, ce garçon a tout pour me déplaire. C'est simple, il m'énervé.

Le beau-père préfère garder son opinion pour lui, il fait bien ! Mais ma mère s'emballe à cette perspective d'un couple qui, selon elle, serait aussi bien assorti physiquement que financièrement.

Je me suis vite aperçue que j'intimidais ce prétendant trop bien pouponné, aussi, je me sers toujours de cet avantage pour repousser ses offres pressantes de sorties, ou ses ardeurs enflammées qui sentent le parfum et les caprices. Comme décidé, j'en finirai ce soir avec cet embaumeur de demoiselles de quatre sous.

Nous avons une femme de ménage d'une cinquantaine d'années, Marie, faisant office de bonne à tout faire et de cuisinière. J'ai beaucoup d'estime pour elle et c'est réciproque.

Quand Marcel est absent, qu'une dispute éclate dans la maison, c'est à Marie que je me confie. Elle sait pas mal de choses sur la famille, supporte patiemment les humeurs des parents, et me cajole en cachette.

La maison dans laquelle nous vivons est au nom du beau-père. Dès la porte franchie, un grand vestibule nous accueille dans une odeur de bois ciré et entretenu. Tout de suite à gauche, un valet garni de portemanteaux et d'un grand miroir. Toujours à gauche, et à chaque extrémité, deux portes en chêne foncé, ce sont les deux entrées du salon. Sur la droite, un peu avant, un large escalier de bois verni aux marches moquettées de rouge menant aux étages, deux portes. La première donne accès au bureau du beau-père, la seconde dans la salle à manger. Derrière l'escalier, une autre porte pour la cuisine. Ces pièces communiquent toutes entre elles. Enfin aux deux étages, cinq chambres.

Au premier, la chambre du beau-père, celle de ma mère, la mienne et une salle de bains.

Au deuxième, deux autres chambres. Une grande que Marcel partage avec Pierre quand il est présent, la seconde que Marie utilise si elle n'est pas en congés. Enfin, un grenier et derrière la maison, un carré de pelouse.

Il me reste à peine deux heures avant l'arrivée d'Étienne. Mais comment me débarrasser de lui, sans heurter la volonté de ma mère tout en faisant croire à mon innocence ?

Bah, on verra ça tout à l'heure ! En attendant, prenons un bon bain !

Je goûte avec délices les bienfaits de l'eau chaude sur moi, un agréable frisson de bien-être parcourt mon corps. Je reste un bon moment dans cette extase puis, à contrecœur, je décide finalement de sortir de mon bain. Me couvrant d'une serviette, je me sèche puis vais me camper devant la grande glace murale. Là, enlevant ma serviette, j'examine le nu absolu de mon corps et en toute modestie, je ne me trouve pas si mal. Chaque partie se découvre généreusement mise en valeur par d'harmonieuses formes douces au regard. Mes seins se dressent fièrement, comme pour provoquer l'image que réfléchit la glace.

Soudain, on frappe à la porte.

Avant que je puisse prononcer le moindre mot, celle-ci s'entrouvre, laissant le passage au beau-père. Intérieurement, je me maudis d'avoir oublié de mettre le verrou de sûreté.

Il simule la confusion :

- Oh pardon !

Bredouillant des excuses douteuses, il ne bouge pas et me regarde, la bouche ouverte. Ses yeux me parcourent avec avidité. Je sens la rage et le dégoût monter en moi. Me serrant dans ma tenue de bain que j'ai remise avec précipitation, je crie :

- Sortez !

De nouveau il bredouille :

- Je t'assure Francine que j'ignorais...

Je l'interromps avec violence :

- Sortez vous dis-je ! Votre présence ici est indécente, vous saviez très bien que la salle de bains était occupée !

Pourtant, il insiste sans aucune honte :

- Mais...

- Allez-vous sortir ou je lance n'importe quoi !

Disant cela, je prends le premier flacon que ma main trouve, et le brandis sauvagement dans sa direction. Vivement, le beau-père se hâte de quitter la pièce, et referme derrière lui la porte avec précipitation. Oh, ce porc !

Frémissante de colère, je termine rapidement de m'essuyer, puis m'enferme pour enfiler un peignoir avant de me rendre dans ma chambre pour me vêtir.

Habillée, je descends. Marie, un chiffon à la main, fait luire les boiseries du couloir. Dans l'escalier, je croise ma mère.

– Ma fille, je te serais reconnaissante de faire un effort pour recevoir convenablement ton futur fiancé, je n'admettrai aucune excuse !

Elle a dit cela d'un ton calme, mais ses yeux me défient à la réplique. Je ne capitule pas et d'un ton théâtral, je déclame :

– Vous pouvez imposer des sévices à mon corps mais vous ne sauriez en faire de même avec mon cœur !

– Pas de simagrées, ni de citations farfelues ! Tu le feras !

Ses beaux yeux étincellent de colère. Je réplique farouchement hors de moi :

– Jamais !

Son regard se fait plus dur. Soudain, je reçois une gifle qui résonne fortement, donnant un bourdonnement douloureux à mon oreille et un effet de cuisson sur la joue.

Marie a relevé la tête. Elle croise le regard courroucé de sa patronne et reprend sa tâche en silence.

– As-tu compris ? demande ma mère d'une voix grinçante.

Vexée, ne soufflant mot, je descends instantanément les escaliers et me précipite dans le salon afin de remettre vite fait un peu d'ordre dans ma tenue, puis essuyer mes yeux embués de larmes. Il ne faut pas que le beau-père sache que j'ai encore perdu la bataille avec ma mère. Profitant que celle-ci soit occupée à l'étage, Marie vient me rejoindre dans le salon. Elle s'approche doucement, un sourire éclairant son visage. Sa voix est tendre presque maternelle.

– Pourquoi tiens-tu tête à ta mère mon petit ?

Je suis la seule personne qu'elle tutoie dans la maison. Cela ne me choque pas du tout, au contraire, je sens en elle une alliée.

– Où est son amour pour moi Marie ?

– Je sais mon petit, mais ne crois pas cela, tu serais surprise !

Elle attire ma tête contre sa poitrine, caresse tendrement mes cheveux, enchaîne d'une voix apaisante :

– Il doit pourtant exister une solution...

– Quelle solution, à part celle de subir et ne rien dire !

Elle me regarde avec réprobation :

– Tu es trop jeune pour dire de telles bêtises ! Ravissante comme tu es, tu peux trouver facilement un autre parti.

– Je ne désire pas de compliments, ni un autre parti !

Elle ne comprend pas et s'étonne :

– Que veux-tu dire ?

– Sur terre, rien n'est sincère !

– Même venant de moi ?

– Non, toi tu ne peux me vouloir de mal, je t'aime... comme une mère !

Elle réproouve mes propos :

– Tu ne dois pas dire ça Francine ! Si ta mère est sévère, c'est qu'elle a peur pour toi, elle t'aime, tu peux en être certaine !

– Me donneras-tu tort ?

– Je te comprends mais tu ne dois pas dire des choses pareilles ! Mais chut ! J'entends la porte d'entrée, c'est peut-être ton père !

Disant cela, elle s'est éloignée de moi.

– Marie ! Mon cri est un appel, elle se retourne.

– Je voulais dire ton beau-père...

– Merci Marie.

Elle quitte la pièce.

Le nouvel arrivant n'est pas le beau-père mais mon frère. Son premier réflexe est de se mettre à ma recherche.

– Alors sœurlette, prête pour l'heure H ? demande-t-il en pénétrant dans le salon.

Je crie sauvagement :

– Prête !

S'apprêtant à embrasser mes joues, il m'observe et accuse :

– Toi, tu t'es disputée !

- Faut-il préciser avec qui ?

- Je me doute.

- Quoi ?

Les yeux rieurs, il précise :

- Élémentaire mon cher Watson ! Les joues sont un peu trop rouges !

- Bien !

Il feint de m'examiner le visage avec la plus grande attention :

- Les yeux malgré les apparences ont encore quelques traces de larmes !

- Bravo !

- De plus, si je tiens compte des personnes normalement présentes à la maison, et que nous sommes aujourd'hui samedi début de soirée, je pense que tu t'es disputée avec notre mère. Quant au vieux, je présume qu'il n'est pas encore rentré...

- C'est votre première erreur mon cher Holmes !

Marcel se prend au jeu avec le plus grand sérieux :

- Vous m'étonnez réellement !

Je déclare triomphalement :

- Le beau-père a fait tout à l'heure une apparition !

- Que diable me contez-vous là ?

Sans oublier un détail, j'explique la scène qui s'est déroulée dans la salle de bains, et la confrontation avec notre mère dans les escaliers.

Marcel, en bon comédien consommé, réplique à sa manière :

- Quand je vous disais que vous étiez la providence en personne ! Votre récit est digne du plus grand intérêt !

Mais il ne sourit plus. Son front s'est barré d'une ride. Imperceptiblement, une étincelle a durci son regard. Poussant un soupir, il demande l'air innocent s'il peut m'être d'une quelconque utilité. J'expose mon souhait :

- Je désire en terminer définitivement avec Étienne, je ne veux plus jamais le revoir. Avec la mère qui montre les dents, ce n'est pas très facile pour moi, je ne sais comment m'y prendre peux-tu m'apporter ton aide ?

Mon frère réfléchit un instant et décrète :

– C'est d'accord sœurlette ! Je te demande simplement de te comporter comme tu le fais ordinairement, débrouille-toi afin qu'on ne devine pas que cette rupture vienne de toi ! Fais un effort pour y mettre un peu de sentiment que diable ! Il faut le berner ce pauvre Étienne ! À propos, pourras-tu supporter ma présence au salon ?

– Marcel !

– À tout à l'heure sœurlette.

Il se dirige en riant vers sa chambre.

Ordinairement à cette heure-ci, ma mère part rendre visite à des amies. Pourtant ce soir elle reste à la maison, j'ignore totalement pour quelle raison. Le beau-père est dans son bureau, mais cela est plus qu'une habitude. Dans le salon, Étienne assis en face de moi m'entretient de ses petits projets d'avenir, où bien entendu j'ai un rôle très important à jouer dans ses espérances. Il parle au conditionnel, et je ne peux lui donner tort.

Installé dans un bon fauteuil, Marcel semble porter le plus grand intérêt pour une revue. Ma mère n'a pas vu d'un bon œil la présence de mon frère avec nous dans la pièce. Question d'intimité quoi !

Elle n'a pas voulu s'en prendre à lui non par crainte, mais elle est bien obligée d'admettre que son fils possède des idées bien à lui ! Bref, elle préfère pour l'instant laisser les événements suivre leur cours.

Étienne tient mes mains dans les siennes qu'il serre trop fort. Je les retire vivement en poussant un petit cri.

– Pardon Francine, je ne me suis pas rendu compte que je vous faisais mal !

On entend un petit rire venant du fauteuil de Marcel. Étienne feint de ne rien entendre et d'une voix enflammée reprend :

– Francine !

– Oui.

– Vous ne saurez jamais à quel point je vous aime !

– Ah !

Un autre rire se fait entendre. Étienne, mal à l'aise, se tait. Je reste muette. Soudain, il se décide d'une voix enflammée :

– Pourriez-vous m'aimer Francine ?

– En douteriez-vous Étienne ?

Le rire de Marcel se fait de plus en plus fort.

– C'est-à-dire que je pense parfois... vous êtes si dure Francine !

– Insinueriez-vous que je n'ai pas de cœur ?

– Oh si ! Enfin non, je veux dire...

Le rire de mon frère est si fort qu'il ne peut achever sa phrase. Marcel s'excuse :

– Je suis sincèrement désolé de vous importuner !

Visiblement, il n'en pense pas un mot et poursuit :

– Ce livre est d'un tel comique que je ne puis me retenir de rire. Je vous demande de me pardonner, monsieur Lonzague, si vous le désirez je peux m'en aller.

Bien sûr par politesse, Étienne est bien obligé de tolérer la présence de mon frère. Celui-ci ajoute avec un grand geste d'invitation du bras :

– Mais je vous ai interrompu, vous disiez quelque chose je crois.

Étienne réplique d'un ton pincé :

– C'est à votre sœur que je m'adressais !

– Bien sûr, bien sûr ! On ne saurait concevoir autre chose !

Il s'installe à nouveau dans son fauteuil pour se retrouver subitement passionné par la lecture de l'ouvrage qu'il tient à deux mains.

Je regarde Étienne non sans éprouver une forte envie de rire :

– Nous parlions que vous me trouviez trop dure pour vous !

– En effet, je pensais que je vous trouvais un peu dure...

Marcel convient d'un ton pince-sans-rire :

– À mon avis, ce doit être un simple problème de cuisson.

Puis il hurle :

– Elle n'est pas assez cuite !

C'est une véritable explosion de rire entre nous, excepté Étienne qui ne sait que penser.

Il devient rouge, puis quelques tics nerveux font apparition sur son visage. Mon frère rit et s'amuse comme un fou. Étienne n'ira pas lui en demander la raison, ce n'est pas son genre.

Baratiner les filles et leur faire prendre des vessies pour des lanternes, oui. Mais en ce qui concerne Marcel et moi, il est vaincu d'avance. Il le sait, et même en admettant qu'il lèverait la main sur mon frère, il se doute très bien que je serais capable de lancer sur lui n'importe quoi. Marcel et moi avons notre petite réputation d'inséparables ! De nouveau, nous éclatons de rire devant sa mine déconfite. Étienne, pâle, se lève. Sa dignité est en lambeaux. Il s'indigne :

– C'est un complot ! Francine, que signifie cette comédie ?

Je ris de plus belle en répliquant :

– Mais je n'en sais rien !

Étienne devient plus blanc qu'un linge. Il explose :

– C'en est assez !! Je ne puis supporter plus longtemps que l'on tourne au ridicule mes sentiments ! Il me semble que vous oubliez qui je suis !

Je réponds avec dédain :

– On ne le sait que trop, vous êtes fils de banquier et restez-le ! Mon cœur n'est pas pour le coffre de votre banque ! Depuis le temps où vous en parlez...

Il se sent injustement blessé :

– Avouez que mon amour n'avait rien de mesquin !

– Qui a parlé d'amour entre nous, sinon vous ! Vous ai-je une seule fois illusionné sur la nature de mes sentiments ? Ai-je fait une seule fois un geste en votre faveur ? Non, et vous ne pourriez prétendre le contraire !

Dégoûté, il répond lamentablement :

– Dans ce cas, pourquoi ne pas m'avoir exposé franchement votre point de vue ?

Il m'énerve, je réplique en colère :

– Cessez de faire l'ignorant ! Vous connaissez parfaitement les intentions de ma mère et fort de son soutien, vous vous êtes imaginé que l'on pouvait m'acheter ! Mais pour qui me prenez-vous, pour une bécasse stupide et sans cervelle ! Nous ne sommes plus en esclavage monsieur ! Puisqu'il faut vous aider à vous rafraîchir la mémoire, souvenez-vous, monsieur le prétentieux, qu'au début je vous ai prévenu que je ne saurais vous aimer, ou tout autre damoiseau de votre genre !

Étienne n'en peut plus. Il s'étrangle de fureur :

– En voilà assez, vous regretterez vos paroles !

Ramassant ce qu'il lui reste de fierté, il part rageusement tout en refermant sèchement la porte derrière lui. Enfin, je l'entends se plaindre à une voix que je connais trop bien, celle de ma mère.

Un moment plus tard, la porte d'entrée se referme doucement. Un bruit de pas décidés.

Je redoute avec crainte l'apparition de ma mère. Mais à ma grande surprise, personne ne vient. Marcel, qui durant l'explication a préféré me laisser parler, regrette :

– Je crois que j'ai raté mon coup sœur, j'aurais voulu autrement.

Moi, je ne regrette rien :

– De toute façon, ce qui est fait est fait, dans un sens, c'est mieux ainsi.

Le soir, lorsque nous nous mettons à table, nos parents brillent par leur absence.

Le lendemain dans la matinée, mes parents enfin de retour ne font aucune allusion à ce sujet et cela, toujours à ma grande surprise. Je connais ma mère, je sais pertinemment qu'elle donnera une suite à cette soirée au caractère vaudevillesque.

Mes craintes se confirment au midi, à l'heure de se mettre à table. Il faut bien s'imaginer le rituel de tous les jours. Au milieu de la salle à manger, une grande table rectangulaire en bois verni semble attendre les futurs convives. À une extrémité de celle-ci, la place de ma mère. Quelques mètres derrière, la porte de la cuisine où Marie va et vient afin de servir les plats. À l'autre bout de la table, le beau-père faisant dos à la seconde porte de son bureau, la première communiquant avec le vestibule. Sur l'un des côtés, mon frère, avec derrière lui la porte qui ouvre sur le corridor. Enfin, de l'autre côté, moi face à mon frère. Quand Pierre est présent, Marcel se rapproche un peu du beau-père et Pierre vers notre mère. Mais nous devons respecter nos places, c'est là une des mille fantaisies de notre mère.

Le repas terminé, le beau-père prend la parole avec une autorité mal assurée :

– Marcel, j'aimerais te parler.

Surpris, mon frère réplique fraîchement :

– Vraiment !

– Oui ! Je tiens à ce que tu saches que nous ne sommes pas dupes de ton scénario d’hier soir, tu sais très bien de quoi je parle !

Disant cela, il jette un rapide coup d’œil dans ma direction puis replonge aussi vite son regard sur la table.

Sûr que ma mère a dû faire la leçon au vieux, pour qu’il se décide à ouvrir les hostilités de lui-même. Ce n’est pas dans ses habitudes ! D’un calme des plus naturels, mon frère demande :

– Expliquez-vous.

Le vieux cherche à ne pas perdre la face :

– Faut-il vraiment des explications ?

– Puisque nous en sommes là !

Le beau-père n’a jamais donné d’opinions sur ce sujet tabou pour ma mère. Pourtant, je me doute très bien qu’il n’est pas emballé pour ce dessein de mariage. Il est trop vicieux.

Je le connais le beau-père, depuis le temps qu’il épie en douce chacun de mes gestes, il ne pourrait supporter bien longtemps l’idée que je quitte cette maison !

Ma mère ignore tout de cette situation grossière qui se trame derrière elle. Parfois, nous avons pensé lui en parler, mais nous savons que ce serait en vain. Elle préférerait nous savoir fous, que de prêter le moindre crédit à nos dires. Elle est peut-être dure, distante, mais rien n’est vicieux en elle.

Comme pour se justifier aux yeux de ses beaux-enfants, le beau-père poursuit d’une voix monotone :

– Votre mère m’a demandé de sanctionner votre conduite. Marcel tu es aussi responsable que ta sœur, il faut prendre les mesures qui conviennent.

Irritée devant la lâcheté du beau-père, ma mère intervient brusquement :

– En effet, c’est moi qui veux des sanctions pour vous, votre comédie de sainte-nitouche suffit ! Francine, te souviens-tu de ce que je t’ai dit hier après-midi dans les escaliers ?

Je me tais. Elle hausse le ton :

– Francine, je te parle !

Je soutiens le regard courroucé de ma mère, mais reste muette.